

Véronique Ovaldé  
À nos vies imparfaites

nouvelles



Flammarion

Véronique Ovaldé

# À nos vies imparfaites

*nouvelles*

Flammarion

## Les désarrois d'Auguste Baraka

Par un jeudi d'octobre, dans la salle de bains de son appartement de la rue du Roi Carle, Auguste Palanquin décide de renverser la vapeur. Il a 28 ans et il est temps, pense-t-il, de « changer de braquet ». Jusqu'à ce jour, il s'est toujours défini comme un type qui n'a pas de chance. Ce qui est, d'une certaine façon, fort malin puisque cette posture évite les mauvaises surprises. Tout événement qui se déroule sans accroc est accueilli comme une bénédiction. Si cette tendance ne fait pas de vous le plus agréable des amis (se plaindre continuellement est fatigant pour vos camarades, cela va sans dire), elle n'empêche pas d'être apprécié en tant que convive occasionnel. Auguste P. a en effet appris à moduler ses accès d'auto-apitoiement en les travestissant, lors des dîners, en autodérision, il fait rire (de soulagement) ses hôtes en plaisantant

sur sa maladresse et son absence de bonne fortune. Il est toujours réconfortant que la foudre tombe sur la maison du voisin plutôt que sur la nôtre.

Cette prédisposition à la déveine avait commencé fort tôt. Le père d'Auguste P. était officiellement capitaine au long cours. Et l'enfance d'Auguste (prénommé ainsi dans un élan de démesure qui se voulait prophétique par ledit capitaine) fut ballottée de port en port au gré des pérégrinations de son père qui, par une bizarrerie qu'on aurait été bien en mal d'expliquer, se contentait d'apporter sa contribution de capitainerie en capitainerie en attribuant des emplacements aux navires de passage, s'assurant avec autorité du bon accueil des bâtiments.

(J'ai ma théorie sur la question, je pense que le père d'Auguste P. était capitaine au long cours comme je suis astrophysicienne. Mais on le sait bien, il suffit parfois de porter une belle casquette et de répéter à l'envi, et avec assez d'aplomb, qu'on est pilote de ligne pour que tout le monde s'accorde sur vos mérites aériens.)

En l'occurrence, le père d'Auguste aurait adoré que son fils devienne réellement capitaine au long cours. Or Auguste avait développé, dans cette enfance itinérante, un caractère mélancolique et taciturne – son père disait « un manque d'élan

vital ». Monsieur Palanquin père ne restait pas plus de six mois en poste quelque part pour exercer ses modestes fonctions, aussi Auguste ne finissait-il jamais l'année scolaire là où il l'avait débutée. Cette scolarité spasmodique fit naître chez lui un goût prononcé pour la solitude – adversité fait loi –, il passait ses journées libres, avec un petit enregistreur et un micro, à traquer les conversations, même si les conversations en tant que telles ne l'intéressaient pas, en quête des bruits les plus divers (papier froissé, cliquètement du radiateur, ratissage des graviers, corne de brume, envol de goélands, craquement de la deuxième marche en partant du haut). Auguste était un garçon qui ne cherchait pas la compagnie de ses pairs. Il était celui qui serait demeuré dans sa cachette toute la nuit alors que tout le monde aurait arrêté de jouer à cache-cache. Personne ne serait venu le prévenir. Parce que personne ne se serait rendu compte de son absence.

Et puis Auguste P. n'aimait pas l'océan. Ce n'est pas qu'il avait le mal de mer (d'ailleurs il l'avait), c'est surtout que l'océan l'effrayait. Son odeur, sa fureur camouflée sous ses dehors placides, ses abysses terrifiants, ses bestioles aveugles et carnassières, son triste état actuel – ce qui confortait Auguste P. dans la morne opinion qu'il avait des

humains –, tout cela le rendait malheureux et l'épouvantait.

Il avait donc été un fils plutôt décevant.

Pour parfaire ce portrait d'une enfance assez ratée, sa mère un beau jour était partie enseigner l'obstétrique en Zambie. Elle lui envoyait des cartes postales (qui lui parvenaient toujours avec quelques mois de retard puisque Monsieur Palanquin père continuait ses pérégrinations de port en port) où elle lui promettait qu'il viendrait bientôt la rejoindre dans ce magnifique pays sans aucun accès à la mer. Inutile de préciser que la chose jamais ne se produisit.

Auguste vécut avec son père jusqu'à l'avant-veille de ses dix-huit ans. Ce soir-là le capitaine Palanquin descendit de son bureau par l'ascenseur – il avait toujours dit qu'il empruntait exclusivement les escaliers car les ascenseurs étaient une invention dégradante et de ce fait infernale ; il lui arrivait toutefois, s'il débarquait tôt le matin ou s'il était resté seul tard le soir dans les locaux, de recourir à la mécanique hydraulico-électrique de l'ascenseur de la capitainerie. C'était l'un de ses menus régals clandestins. Un brin honteux – il fallait que personne ne le surprît – mais tout à fait délicieux. Ce fut sans doute pour cette raison que la tête lui tourna et qu'il se trompa de bouton.

Il appuya sur le -1 au lieu du RDC, s'adossa avec plaisir à la paroi du fond en déployant son journal (chose qu'il ne pouvait se permettre dans les escaliers), or le -1 menait aux parkings et, comme dans beaucoup de cabines d'ascenseur, la paroi du fond se transformait alors en porte coulissante. Elle s'ouvrit, le capitaine Palanquin tomba à la renverse et se brisa la nuque sur le béton du sous-sol.

Le prêtre qui officia à ses funérailles parla des morts absurdes et mystérieuses. Il évoqua Eschyle qui était mort parce qu'il avait reçu une tortue sur la tête – on raconte qu'un rapace passant au-dessus du crâne luisamment chauve du philosophe avait lâché sa proie pour en fracasser la carapace sur un si beau caillou. Ce qu'Auguste aurait voulu savoir, c'est s'il y avait un atavisme de la malchance. Son grand-père, le père du capitaine, était mort dans de navrantes circonstances lui aussi : il était fêru de chasse sous-marine et s'adonnait à sa passion, armé d'un fusil qu'il avait lui-même bricolé (un tendeur, un câble, un bâton, une flèche). Il adorait pêcher quand il pleuvait (suroxygénation de l'eau + excitation intense des carnassiers). Un jour d'orage sa flèche s'était transformée en paratonnerre idéal et le vieux bonhomme fut foudroyé tout de go. On comprendra les inquiétudes d'Auguste P. quant à son hérité.

La cérémonie se déroula le lendemain de ses dix-huit ans, ce qui autorisa sa mère à ne pas revenir de Zambie puisque dorénavant son fils était majeur. Elle fit livrer une couronne de fleurs au cimetière et une corbeille de fruits à Auguste – une petite explosion de saveurs exotiques : Auguste eut l'impression qu'elle lui avait envoyé une bombe, de celles que les terroristes cachent dans les poubelles du métro. Évidemment il n'y toucha pas. Il laissa son enregistreur à côté afin de percevoir le son de la putréfaction – car il y a un son de la putréfaction : déliquescence, recroquevillement, suintement, cliquetis. Rien de morbide là-dedans. Auguste était juste un garçon curieux, même si un peu perdu.

Après cela il tourna en rond dans l'appartement de son père qu'il allait devoir quitter car c'était un logement de fonction, bien que l'administrateur n'eût pas le cœur à le mettre tout de suite dehors – il est intéressant de noter que la malchance n'a pas directement à voir avec nos sœurs et frères humains, même si on adorerait avoir des coupables sous la main, il s'agit plutôt d'une très piteuse conjonction des astres. La malchance donne d'ailleurs l'impression de bénéficier d'un statut singulier et ne permet pas d'avoir pleinement conscience de notre insignifiance. Le « c'est



toujours sur moi que ça tombe » peut vite devenir un système autocentré.

En tout état de cause, pour cesser de tourner en rond et de remâcher des pensées moroses, Auguste tenta d'obtenir son permis de conduire – malheureusement il eut un accident pendant l'examen, pas de son fait, grands dieux non, un type en camionnette grilla un feu rouge et lui rentra dedans, mais bon, tout de même, difficile de restaurer après cela sa confiance dans ses propres compétences de conducteur. Il se remit au vélo et partit camper avec un camarade, il rencontra une fille lors d'une soirée dans une boîte du bord de mer, ils se plurent intensément, ce fut comme un choc électrique, ils étaient tous les deux du genre à rester à la lisière de la piste de danse et à soulever alternativement les épaules gauche droite sans jamais se lancer, ils discutèrent en se hurlant dans l'oreille, en roulant des yeux et en se faisant des sourires. La jeune fille devait rentrer chez sa tante avant une heure du matin, elle laissa donc son numéro à Auguste, l'écrivant sur son poignet, puis s'éclipsa sur un baiser léger. La soirée se poursuivit avec un canon à mousse, la mode était déjà passée, on était un peu dédaigneux au début, mais on ne pouvait pas longtemps résister au pouvoir des bulles (éthanol + bulles de savon = magie chimique catégorique). Surtout quand on était pris

dans l'euphorie d'une jolie promesse. Le numéro de téléphone bien entendu n'y résista pas.

Quand ils revinrent de leur escapade, le camarade d'Auguste s'amusa auprès de leurs connaissances communes du plaisir qu'il y avait à camper avec celui-ci. Il était le plus efficace antimoustiques qui fût. C'était toujours lui que les insectes prenaient pour cible.

L'année suivante, Auguste fut confondu avec un autre Auguste Palanquin (qui l'eût cru ?) à l'annonce des résultats nationaux du concours d'ingénieur du son, que son homonyme obtint contrairement à lui alors que c'était bien *notre* Auguste qui avait excellé – il lui fallut six mois pour prouver qui il était, ce qui finit par le rendre légèrement neurasthénique : suis-je vraiment l'Auguste que je suis ? il prit alors un anxiolytique que lui avait prescrit son médecin, il s'avéra que ce médicament avait sur lui des effets indésirables non répertoriés (une sudation excessive le handicapa pendant un moment). Pour se remettre de ses émotions, il partit en excursion et, un soir, dans un petit village, il alla pisser dans le cimetière qui jouxtait la taverne où il se cuitait avec des randonneurs rencontrés le jour même, il s'appuya sur une pierre tombale qui bascula et lui écrasa deux orteils, on l'amputa.

Etc.

Ses connaissances le surnommaient gentiment Auguste Baraka.

Il intégra les MA, un groupe de discussion de Malchanceux Anonymes. Ils se réunissaient le mardi soir au sous-sol d'une salle polyvalente dans laquelle un cours de zumba était donné – ce qui en faisait un endroit tout sauf calme. On s'y asseyait en cercle, comme il se doit, sur des chaises d'école en bois et en métal (des messages d'anciens adolescents étaient gravés dessus à la pointe du compas ainsi que les immémoriaux et universels motifs de vulve et de bite), on y buvait du café et on y mangeait du cake marbré. Chacun racontait son calvaire de créature dépourvue de la moindre chance. Ils étaient des aberrations statistiques. Des êtres à part. Et la plupart se retrouvaient frappés d'une sorte de stress pré-traumatique qui les empêchait de se lancer dans quoi que ce soit. L'avantage de ce genre d'assemblée, c'est que vous avez toujours l'impression d'être beaucoup moins atteint que vos coreligionnaires. Il y avait cette femme qui portait un bandeau de pirate – elle s'était crevé l'œil à cause d'un freinage trop brutal dans le métro au moment où elle s'appliquait du khôl. Il y avait aussi le pianiste manchot – une histoire de diabète mal diagnostiqué. Et puis les autres qui naviguaient de petite déveine en petite déveine.

Dont ce type plutôt à la cool, mains croisées derrière la nuque, qui racontait chaque semaine son lot hebdomadaire de désappointements : jus d'orange renversé sur clavier d'ordinateur, allergie cutanée aux chats alors que la fille dont il vient de tomber amoureux en possède cinq, punaises de lit dans location de vacances, bolognaise à la cantine le jour où il étrenne sa nouvelle chemise blanche pour aller à un entretien avec son DRH, mycose des pieds juste avant une compétition de natation...

Mais Auguste P. fut obligé de quitter les MA parce qu'il s'était retrouvé à devoir leur cacher certains jolis succès. Sa vie en effet ne se limitait pas à une suite de déconvenues – même si c'étaient celles-ci qui faisaient rire ses amis et qui lui conféraient une sorte de charme indéfinissable en société (l'expression « charme indéfinissable » peut bien sûr à peu près tout signifier et laisse le champ libre à l'imagination : ici il s'agirait presque de l'élégance faussement modeste du raconteur d'histoires). Une fois il gagna même un concours radio-phonique – il fallait reconnaître des pays grâce à des pastilles de quelques secondes d'ambiance sonore. Il reconnut un total de 32 capitales et gagna un équipement complet de preneur de son avec enregistreur 8 pistes, pléiade de micros, table de mixage... Coup de bol : c'est juste après qu'il eut

gagné le concours que le jeu prit fin quand de belles et bonnes âmes s'émurent et considérèrent que les caractérisations sonores étaient par trop stigmatisantes (sirène new-yorkaise, corne de brume, muezzin, plic-ploc de la fonte des glaces, claquement des machettes...).

De toute façon, grâce aux réunions des MA, Auguste P. en est sûr, il n'est plus question pour lui de se cantonner à déambuler dans les coulisses de l'infortune. Alors ce jeudi d'octobre, il sent qu'il est temps de prendre les choses en main. Il va cesser de hausser les épaules, fataliste, en se laissant bringuebaler par les événements. Il est dorénavant à la tête d'un coquet pécule. Entre ce que son père lui a transmis et qu'il a fait fructifier, plus par indifférence que par spéculation, et ce que sa mère lui a donné – elle n'est pas mauvaise bougresse et elle sait, depuis sa Zambie d'élection, que son Auguste a bien besoin d'un coup de pouce –, sans compter son équipement gagné avec brio, le voilà prêt à se livrer à sa passion : le son. Il a consulté les petites annonces pour se trouver un local adéquat. Il a beaucoup d'espoir concernant celui qu'il va visiter ce matin-là. Il est en effet situé à huit minutes à pied de chez lui.